Prologue

On frappa à la porte. Jérôme Fouque consulta sa montre. Il était un peu plus de minuit. Dehors, l'éclairage public projetait, sur les façades des maisons, les silhouettes inquiétantes des rares passants qui hantaient les rues de Marseille à cette heure de la nuit. Probablement quelques scélérats en quête d'un crime à accomplir. Dans le petit appartement, qui ne comptait qu'une seule pièce éclairée par quatre bougies de mauvaise qualité, dont les mèches grésillaient en brûlant dans le suif, la luminosité n'était guère plus intense que dans la rue.

On frappa de nouveau. Fouque, le souffle court et le cœur battant, se leva de son fauteuil de velours vert et se dirigea, pieds nus, vers la porte dont il manœuvra la poignée d'une main tremblante. Le battant s'ouvrit lentement, sans le moindre gémissement. L'ancien soldat était grand, athlétique, le cheveu court, la mâchoire carrée. C'était un type qui n'avait jamais eu peur de faire le coup de poing. Pourtant, malgré tout son courage, il commençait à regretter de s'être engagé dans cette histoire. Il s'était peut-être surestimé.

Dans l'encadrement de la porte, une haute silhouette apparut. C'était un homme qui portait un long manteau de laine brune, un peu comme celui des moines bénédictins, avec un capuchon qui lui cachait le visage. On distinguait seulement deux yeux très verts dans la partie sombre de la capuche.

Il tenait à la main une sorte de canne terminée par une sculpture en forme de vertèbres, surmontée d'une croix égyptienne.

Fouque recula, bomba un peu le torse et redressa le menton pour se donner une contenance. Il fit signe à l'homme d'entrer. Le bénédictin dut baisser la tête pour passer l'encadrement de la porte. Il était vraiment gigantesque. Sans attendre, il plongea sa main dans une poche de son vêtement et en ressortit une énorme bourse qu'il jeta sur la table. Le sac de cuir s'ouvrit, laissant apparaître le scintillement magique de l'or.

— Ne perdons pas de temps ! Voici ce que tu m'as demandé. Alors, rends-moi mon bien et quitte vite Marseille si tu veux rester vivant, dit le géant.

Sa voix était étrange, terrifiante. Elle se situait très bas dans les graves et ne ressemblait en rien à une voix humaine.

Fouque regarda le métal jaune qui brillait à la lumière dansante des bougies. Il passa sa langue sur ses lèvres desséchées. Il eut soudain l'impression d'être le maître du jeu. Pourquoi se contenter de beaucoup quand on peut avoir énormément ?

— Mais mon prix vient de changer, dit-il. Finalement, je veux le triple. Et je dois te prévenir que j'ai pris mes précautions. À l'heure qu'il est, un de mes amis qui connaît toute l'histoire est en route pour Paris. Dans le cas où il m'arriverait quelque chose, il ira tout raconter à la police.

L'autre resta immobile un instant. On sentait la colère bouillonner dans tout son être. Il ricana.

— Alors, notre arrangement aussi vient de changer.

En disant cela, il toucha Fouque du bout de sa canne. L'ancien soldat ressentit une terrible douleur qui irradia dans tout son corps, en même temps qu'une force puissante le projetait en arrière, jusque dans le fauteuil qu'il occupait quelques minutes plus tôt.

Fouque avait le souffle coupé, il ne parvenait pas à reprendre sa respiration. Soudain, la souffrance s'estompa et il sentit

une intense sérénité l'envahir. Il ne pouvait plus bouger, mais jamais son corps et son esprit n'avaient été aussi détendus.

L'homme en robe brune s'avança, menaçant, mais Fouque n'avait plus peur de lui.

— Ne t'inquiète pas pour ton ami, le dénommé Beau Poil, dit l'inquiétant personnage, je m'en suis déjà occupé. Et surtout, lorsque tu verras le diable, salue-le bien pour moi, et n'aie aucun regret, car ton âme était déjà sur sa liste.

Fouque ne répondit pas, ses cordes vocales ne fonctionnaient plus. Il s'enfonça doucement dans une agréable torpeur et il sentit une douce chaleur monter dans sa poitrine. Soudain, des fumerolles vertes s'exhalèrent de sa bouche. Son torse s'embrasa d'un seul coup.

I

Ah, Paris au printemps ! L'agitation de ses grandes avenues, le son mat du pas des chevaux sur les pavés, les odeurs de caramel et de pommes cuites venant des boutiques de douceurs, les grandes vitrines outrageusement décorées de la rue de Rivoli… Gustave avait quitté son Velay natal et la fabrique de tissus familiale depuis moins de trois ans, et pourtant il lui semblait avoir toujours vécu dans la capitale. Il inspira profondément pour s'enivrer de l'air chargé de cette énergie vitale qui suintait de partout. Le nouveau siècle venait de naître et il débutait par la naissance d'un empire. Bonaparte était devenu Napoléon Ier et il avait promis de rétablir l'ordre dans cette pauvre France tant malmenée par les conséquences de la Révolution. La liberté avait eu un prix, c'était tous ces brigands, soudards et renégats lancés sur les routes du pays.

Gustave salua deux jeunes femmes, vêtues de robes aux couleurs pastel, qui s'abritaient du soleil sous des ombrelles en dentelle blanche. Elles marchaient bras dessus, bras dessous et étaient diablement jolies dans l'écrin de leurs vingt ans. Elles lui rendirent son salut d'un timide hochement de tête. Lorsqu'elles se furent un peu éloignées, elles échangèrent quelques mots à voix basse avant de pouffer de rire.

Gustave sourit. Avec ses allures de dandy, sa taille fine, son visage presque imberbe, mis à part ce léger duvet blond qui

ornait sa lèvre supérieure, il plaisait beaucoup aux femmes et, à moins de trente ans, avait ses entrées dans tous les salons parisiens.

Il tira sa montre de son gousset. Elle indiquait midi pile. Au même instant, les cloches de l'église toute proche se mirent à carillonner. En levant les yeux, il aperçut, de l'autre côté de la place, le colosse qui l'observait à la dérobée. C'était un véritable Hercule. Il devait mesurer un mètre quatre-vingt-quinze, avait des bras comme des cuisses et des cuisses comme les cuisses d'un type qui a de tels bras. Il n'avait pas plus de quarante ans, mais ses cheveux et la barbe qui lui mangeait le visage étaient d'un blanc immaculé.

Celui-là, il vaut mieux ne pas l'énerver, pensa Gustave.

L'autre baissa la tête, comme s'il avait craint d'être repéré.

Gustave aperçut enfin celui qu'il attendait. C'était un homme élégant, qui portait une belle moustache en guidon de vélo. Le nouveau venu croisa les deux jeunes femmes aux robes couleur bonbon sans leur prêter la moindre attention. Il ne prêta pas non plus attention au garçon qui approchait dans son dos.

Soudain, des cris montèrent de la foule lorsque le type à la moustache s'écroula sur l'une des filles qui tomba à la renverse, entraînée par le poids de ce corps. En apercevant le couteau planté entre les omoplates de l'homme, la deuxième fille lâcha le bras de son amie et s'effondra sur elle-même, comme un soufflet qui se dégonfle lentement, les yeux dans le vague.

Il y eut un mouvement de panique sur la place. Le garçon qui venait de commettre son crime profita de la confusion pour se faufiler entre les passants qui s'éparpillaient dans toutes les directions. Comme l'assassin venait vers lui, Gustave sortit son arme :

— Police ! Arrête-toi et couche-toi sur le sol, ou je te fais sauter la tête.

L'autre s'immobilisa et regarda autour de lui, comme pour évaluer ses chances. Il estima qu'il pouvait s'en tirer et se mit à courir. À regret, Gustave pressa la détente. Le silex produisit une étincelle en frappant le bassinet, mais l'arme resta muette. Le gamin se retourna et fit un geste obscène au policier. Il allait reprendre sa course lorsqu'il reçut une gifle si puissante qu'il fit un salto arrière et se retrouva face contre le pavé, complètement sonné. Le colosse albinos qui venait de lui aplatir le nez se pencha, l'attrapa au col et le souleva d'une seule main, comme s'il s'était agi d'une poupée de chiffon.

— Quel mot est-ce que tu ne comprends pas dans « Police ! Arr*ête-toi » ?* demanda-t-il au jeune homme qui était à moitié inconscient.

Gustave arriva rapidement, tenant son pistolet en l'air pour attendre la minute réglementaire en cas de long feu (le coup pouvait en effet partir bien après la percussion).

— Bien joué, la Poigne… Saloperie de pistolet… Mais je préfère l'avoir vivant. Passe-lui les bracelets.

— À ton service, patron ! En voilà un qui est bon pour l'abbaye de Monte-à-Regret[1].

— Pas tout de suite, la Poigne, pas tout de suite. Il faut d'abord le faire chanter.

Le colosse désigna du menton le gamin qui pleurait comme une fille.

— Je crois qu'il a entamé le premier couplet.

— Très bien, conduis-le au dépôt et confie-le aux gendarmes. Qu'ils nous le gardent au frais, je l'interrogerai dès que je pourrai. Ce petit con vient de nous faire perdre un informateur et j'aimerais bien savoir ce que ce type avait à nous dire qui justifie qu'il se fasse homicider en pleine rue. Mais là, j'ai rendez-vous au café Frascati avec le Marquis. On doit rencontrer une autre source.

1. La guillotine.

Tandis que la Poigne poussait le prisonnier devant lui, Gustave se dirigea vers l'attroupement qui s'était formé autour du corps de l'homme poignardé. Une femme âgée tentait de calmer la jeune fille que l'on avait dégagée de sous le corps de la victime et dont la robe était couverte de sang. La pauvre tremblait de tous ses membres.

Quatre gendarmes à cheval surgirent sur la place. Ils mirent pied à terre et dispersèrent les badauds sans ménagement. Comme Gustave s'approchait, un sous-officier lui fit signe de faire demi-tour.

Gustave sortit son insigne officiel.

— Police du palais ! dit-il.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute que tu sois de la police du palais ! C'est une scène de crime, alors tu dégages, lui intima le sous-officier.

— Je te signale que l'assassin est déjà sous les verrous, espèce d'abruti. Ce type était l'une de mes mouches[1], alors je vais le fouiller.

Comme le ton montait, un officier intervint.

— Oh, Brognard ! Laisse-le. Il fait son travail, tout comme toi.

Brognard ravala sa colère et s'écarta, invitant le policier à passer d'un geste condescendant.

Gustave se mit à genoux près du corps et retourna consciencieusement chacune des poches du mort. Il ne trouva rien qu'une grosse montre dans le gilet, un peu d'argent et un bout de papier comportant un gribouillis qui ressemblait à un schéma technique. Il empocha ces objets puis se releva.

— Je vous le laisse, messieurs, dit-il aux gendarmes.

Gustave prit la direction du café Frascati.

Il lui fallut à peine une dizaine de minutes pour parvenir rue de Richelieu. Partout, il y avait des promeneurs, au milieu

1. Un informateur.

desquels slalomaient des fiacres. De chaque côté de la rue s'alignaient des immeubles à trois étages, aux façades ocre et aux toitures mansardées.

Il poussa la grande porte vitrée du café Frascati. C'était un de ces lieux huppés de Paris dans lequel le Marquis, nostalgique de l'Ancien Régime, se sentait à l'aise. Gustave l'aperçut immédiatement, assis à une table près d'une haute fenêtre à tentures rouges. C'était un homme dans la cinquantaine, élégant, mince, le crâne presque totalement dégarni, avec de longs favoris grisonnants qui lui mangeaient les joues. Gustave l'avait recruté, quelques mois plus tôt, alors qu'il venait de se faire rosser par des gens peu recommandables qu'il avait tenté d'escroquer. Eh oui, l'ancienne noblesse survivait comme elle le pouvait.

La police était arrivée juste à temps pour éviter à l'escroc de se faire garrotter. Son excellente connaissance des milieux aristocratiques s'était déjà révélée précieuse, à plusieurs reprises, pour déjouer les complots que les royalistes ne cessaient de fomenter pour assassiner l'Empereur. Gustave estimait avoir fait un bon investissement. Même si la police avait toujours besoin de gros bras, elle ne pouvait plus se contenter de rustres sans cervelle.

Il tira une chaise et s'assit à la table sur laquelle se trouvaient une bouteille d'absinthe, un sucrier en argent, une cuillère à absinthe et deux verres. Le Marquis versa une dose de liquide vert dans chaque verre et en poussa un vers Gustave.

— Alors ? demanda-t-il.

— Alors rien, notre mouche s'est fait refroidir, juste sous mes yeux, par une espèce de blanc-bec.

— Sacrebleu, vous l'avez eu ?

Gustave fit signe que oui.

— Et toi ? On m'a transmis ton message au bureau. Tu as un informateur qui veut dénoncer un complot ?

— Il ne devrait pas tarder, dit-il. Le gars habite dans un

immeuble vétuste. Il paraît que son voisin parle d'enlever Pauline pour demander une rançon.

— Notre Pauline ?

— Oui, la sœur de Napoléon. Il faut dire que cette libertine prend beaucoup de risques pour satisfaire ses penchants lubriques. C'est une cible facile.

Gustave se racla la gorge. Le Marquis fronça les sourcils.

— Ne me dis pas que toi…

— Mais non, bien sûr. Ne sois pas ridicule !

Un homme s'avança dans la salle d'un pas hésitant.

— Tiens ! Ce doit être mon informateur, un de plus. Ça n'arrête pas depuis qu'on distribue de l'argent sans compter contre des dénonciations. Je me demande si c'est la bonne méthode.

Le type qui venait d'entrer détonnait dans le décor du café Frascati. Son habit était élimé et crotté. Le prenant pour un vagabond, l'un des serveurs s'approcha pour lui demander de partir. Le Marquis adressa un signe au loufiat qui comprit de quoi il s'agissait et laissa passer l'homme, sans faire plus d'histoires.

L'informateur se dirigea vers la table du Marquis et ôta sa casquette qu'il tritura un instant entre ses doigts aux ongles crasseux.

— Bonjour mes seigneurs. Je suis un honnête citoyen qui souhaite faire son devoir en dénonçant un complot.

Gustave croisa les bras et recula contre le dossier de sa chaise.

— Eh bien parle, honnête citoyen, nous sommes tout ouïe.

— Hier soir, la nuit venait de tomber, j'ai surpris une conversation chez mes voisins. J'ai l'habitude du bruit, y en font tout le temps, mais là, je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre qu'y préparaient un coup. Y parlaient d'enlever Pauline Bonaparte qu'aurait le béguin pour un type louche que des fois elle va rejoindre dans les mauvais quartiers. Alors j'aime

pas faire des gazettes, mais j'me suis dit que j'devais en parler à la police.

— Je suis impressionné par ton civisme, ironisa Gustave. Et par hasard, est-ce que tu aurais le nom de ce type louche ?

L'homme fit oui de la tête.

— On lui dit Romarin et je crois que c'est pour ce soir.

— Bien, on va faire ce qu'il faut. Laisse-nous ton adresse.

Le mouchard s'exécuta. Le Marquis nota l'adresse sur un petit calepin qu'il remit ensuite dans la poche intérieure de sa redingote.

— Merci l'ami, tu as fait ce qu'il fallait. L'Empire t'en est reconnaissant.

— Euh… J'avais entendu dire que la police était généreuse avec les bons citoyens.

Gustave lança une pièce de un franc au type qui la rattrapa au vol. Il la regarda avec un air dépité.

— Si tes renseignements sont utiles, tu en auras d'autres, dit le policier.

L'homme prit congé sans un mot. En partant, il bouscula la Poigne qui entrait d'un pas décidé dans le café. Le colosse aperçut ses deux collègues attablés et se dirigea vers eux.

— Gustave, Duroc veut te voir.

— Tout de suite ?

— À 2 heures précises dans son bureau.

— Bien, ça nous laisse le temps de manger.

Il appela le serveur qui vint prendre leur commande.

Le cocher tira les rênes et les chevaux hennirent en marquant l'arrêt devant la grande entrée du palais impérial. Gustave régla la course, empocha la monnaie que le conducteur lui tendit, puis se dirigea vers le jardin au centre duquel coulait une magnifique fontaine.

Les gardes le saluèrent quand il passa le grand portail qui matérialisait l'entrée des Tuileries.

Le cœur du policier se gonfla un peu lorsqu'il aperçut la fine silhouette assise sur le rebord de la fontaine. La jeune femme lui tournait le dos et semblait absorbée par la contemplation de son reflet dans l'eau claire. Sa longue chevelure noire tombait en cascade sur ses épaules blanches, laissées nues par sa légère robe en mousseline.

Dieu qu'elle est belle, pensa-t-il, avec un brin de jalousie.

La naïade sursauta en entendant les pas derrière elle.

— Commissaire Rodier ? Vous m'avez fait peur !

— J'en suis désolé, mademoiselle. Mais que faites-vous seule, sans escorte et sans même votre dame de compagnie ?

— Je rêve ! N'est-ce pas ce que fait toujours une jeune fille de bonne famille un peu désœuvrée ?

— Et à quoi rêviez-vous, si ce n'est pas indiscret ?

Elle éclata de rire.

— Mais à l'amour bien sûr, comme toute écervelée.

Le policier sourit.

— Je dois y aller, mademoiselle, le devoir me convie. Au plaisir de vous revoir.

Il n'avait pas fait dix pas qu'elle lui cria :

— Gustave ! Vous ne m'appellerez donc jamais Pauline ?

Il poursuivit son chemin, sans se retourner, ignorant la provocation.

Le secrétaire particulier du général Duroc l'introduisit dans le bureau du chef de la police du palais. L'endroit, très haut de plafond, était meublé avec goût, mais sans toutefois tomber dans l'ostentation.

Duroc, installé derrière son bureau, dans un fauteuil en velours rouge et or, invita Gustave à s'asseoir. Il finit de rédiger la lettre qu'il était en train d'écrire, saupoudra l'encre encore fraîche d'un peu de cendres qu'il épousseta ensuite au-dessus d'un coffret marqueté.

Il leva enfin les yeux vers le policier.

— On m'a dit que l'un de vos informateurs avait été assassiné ce matin ?

— En pleine rue.

— Et savez-vous de quoi il voulait vous entretenir ?

Gustave secoua la tête.

— Je ne l'avais rencontré qu'une fois avant ce jour fatal. Hier, il m'a fait passer un billet prétendant qu'il aurait des indications très importantes à me communiquer, au sujet d'un complot.

— Je vois. Et donc vous n'avez pu recueillir aucune information.

— Difficile de parler avec un homme qui a vingt centimètres d'acier planté dans le dos.

— Bien sûr. Et l'assassin que vous avez capturé ?

— Je vais le cuisiner, mais à mon avis, il ne pourra rien nous dire. C'est un gamin à qui l'on a donné une poignée d'argent pour exécuter un mouchard.

Duroc fit une grimace, comme si le fait de réfléchir lui causait des douleurs dans le crâne.

— Bon, ne le ménagez pas. Il est de toute manière perdu pour la société. S'il n'arrive pas vivant à la guillotine, cela nous évitera le salaire du bourreau. Et l'autre mouchard ? poursuivit Duroc.

— Il nous a parlé d'une possible tentative d'enlèvement de Pauline. Ce serait pour ce soir.

— Je vais essayer de la faire consigner dans ses appartements, mais l'affaire n'est pas gagnée. Elle est tellement rebelle. Vous pensez que c'est du sérieux ?

— Difficile à dire. Depuis quelques semaines, c'est un véritable défilé de bons citoyens qui veulent aider la police à déjouer des crimes. La plupart inventent des complots qui n'existent même pas.

— Depuis que nous avons augmenté les primes à la délation, dit Duroc en se calant dans son fauteuil. Bon, de

toute manière, vous déléguerez tout ça à un subalterne. J'ai une mission de la plus haute importance à vous confier. Dès demain, vous partez pour Marseille.

Gustave se rapprocha du bureau. Duroc poursuivit :

— Dans quelques jours, l'Empereur doit aller là-bas pour inaugurer une exposition des merveilles que nous avons ramenées d'Égypte. Celles que nous avons pu soustraire à la convoitise des Anglais en tout cas. Or, il s'est déroulé des événements étranges cette semaine.

— Quel genre d'événements ?

Duroc se frotta le menton entre le pouce et l'index. Il cherchait les mots justes.

— Eh bien, disons que deux personnes, dont l'une au moins était liée de près à l'exposition, sont mortes de manière inexplicable. On a retrouvé la première chez elle et l'autre dans un parc de la ville. Les corps avaient presque totalement disparu.

— Disparu ? Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

— Partis en cendres.

— Et je dois aller là-bas pour une simple histoire d'incendie ? La police locale ne peut pas s'en occuper ?

— Vous ne m'avez pas compris, Rodier, il n'y a eu aucun incendie. Seuls les troncs se sont consumés, jusqu'à devenir poussière. Les pieds, les mains et les têtes ont subsisté et rien n'a pris feu alentour. Même les chaussures, aux pieds des victimes, sont demeurées intactes.

Gustave se rejeta en arrière contre le dossier de sa chaise.

— Mais c'est impossible. J'ai vu de nombreux corps calcinés, les os ne brûlent jamais.

Duroc fit un geste fataliste.

— Vous aurez tout le loisir d'enquêter sur le sujet. Vous investiguerez également sur un bandit local, qui se fait appeler le roi des mendiants et qui semble avoir acquis beaucoup d'influence sur les coquins que compte cette ville. Il nous

faut déterminer s'il est une réelle menace pour la sécurité publique. Napoléon ne veut plus voir ces hordes de brigands pourrir la tranquillité du pays. Deux choses encore. Sachez que le ministre tente quotidiennement de nous discréditer, arguant que sa police est la seule efficace. Il intrigue afin que Napoléon unifie toutes les forces de sécurité sous sa seule autorité. Donc, faites-nous honneur, Rodier.

— Fouché est un personnage méprisable. Je ne l'aime pas beaucoup et je ne comprends pas la confiance que lui accorde l'Empereur.

— Je peux vous dire que Sa Majesté n'a aucune confiance en lui, il en a simplement besoin.

— Vous m'avez parlé de deux choses ?

— Vous serez rejoint, à Marseille, par le docteur Antoine Dubois.

— Le chirurgien en chef de l'hospice des malades du faubourg Saint-Denis ?

— L'Empereur le porte à votre discrétion. Il pense que son aide pourra vous être précieuse. De plus, le préfet des Bouches-du-Rhône, Antoine Thibaudeau, mettra à votre disposition l'inspecteur Lépinau et ses hommes. Lépinau est un sombre imbécile, mais il est bon policier et surtout une personne intègre à ce que nous en savons. Méfiez-vous quand même. Durant votre séjour, vous logerez chez le citoyen César Bertin. C'est un gros armateur de la ville et c'est lui qui organise l'exposition. Il vous apportera toute l'aide dont vous pourriez avoir besoin.

Gustave se leva pour prendre congé.

— Puis-je emmener deux de mes hommes ? demanda-t-il avant de sortir.

— Non, vous irez seul. Et je veux que cette affaire soit traitée le plus discrètement possible.